

LA CRISE SANITAIRE, LA VILLE ET L'HABITAT: QUESTIONS POUR LA RECHERCHE

Emmanuelle Patte, architecte, méandre-ETC
Contribution PUCA, juin 2020



ALORS, TOUT CELA N'AURA-T-IL ETE QU'UNE TOUTE PETITE PARENTHÈSE ?



Le Covid-19 ne s'est pas attaqué à tout le monde dans les mêmes proportions, pas avec la même gravité. Il s'est attaqué mortellement aux personnes âgées de plus de 75 ans (90% des décès), aux personnes fragiles, immunodépressives, atteintes de pathologies, obésité, maladies respiratoires. Et finalement, pour beaucoup d'entre nous, cet événement n'a été perçu que par les échos des médias, par les annonces radio et hauts parleurs des lieux publics : « Alerte Coronavirus, pour vous protéger et protéger les autres, restez chez vous. Tout déplacement est interdit sauf muni d'une attestation dans les cas suivants... et arrêtez les embrassades ».

La population a été divisée en deux. Ceux qui étaient sur le front, dans les hôpitaux et les maisons de retraite : les soignants, les accompagnants. Ils constataient l'afflux des malades, reconnaissaient les symptômes, devaient traiter les urgences et constater les décès. Ceux, confinés chez eux ne percevant ce drame qu'à travers les journaux, la télévision, la radio, les chiffres donnés chaque soir, les chroniques continues sur internet devenu caisse de résonance internationale, 7 jours

sur 7, 24 heures sur 24.

L'inédit, c'était l'acceptation de l'isolement, de la restriction de toute liberté de se déplacer, l'arrêt de toute activité non « indispensable » pour surmonter une crise que nous ne voyions pas de nos propres yeux, qui ne nous atteignait pas personnellement. Nous l'avons fait. Les moyens ont été mis en œuvre. Quoi qu'il en coûte. Et le résultat a été atteint. Non seulement pour ralentir la propagation du virus, objectif de l'opération, mais ayant aussi pour corollaire de diminuer drastiquement notre empreinte écologique.

On l'a fait pour la santé. Est-ce qu'on ne peut pas le faire aussi pour l'environnement qui est, in fine, une question de santé ?

A l'heure du déconfinement, nous reprenons à grande vitesse les habitudes dudit « monde d'avant » alors que nous avons senti les effets bénéfiques de l'arrêt de nos activités, au point même que nous avons juré lors du confinement que le monde d'après serait différent.

Alors, tout cela n'aura-t-il été qu'une toute petite parenthèse ? Qu'est-ce qui a été bon ? Qu'est-ce qui a été mauvais ? Et que faire avec tout cela ?

Thème 1 :
Une chambre à soi,
espace intime
dans un ensemble

Alors qu'il a fallu se cabaner, s'enfermer, se claquemurer, nous n'étions pas tous logés à la même enseigne.

L'architecture peut-elle offrir à tous, à chacun, chacune, un espace intime de sécurité ?

La question s'est posée de façon dramatique pour les personnes victimes de violence conjugale, familiale, sociale. Mais aussi dans des contextes normaux où la proximité a mis en lumière la nécessité physique, psychologique presque animale pour chacun de pouvoir maintenir des distances y compris avec nos proches, enfants, conjoints, colocataires. Que doit comporter un tel espace ? Spatialement ? Sensoriellement ? Peut-on en faire un droit pour tous ?

Comment le garantir ? Est-ce que cela remet en question les normes actuelles de conception des logements ?

Pourrait-on imaginer des configurations plus individuelles permettant l'autonomie avec des espaces partagés ?

Car à contrario, certains ont souffert de la solitude soit parce qu'ils vivaient seuls, soit

parce que l'isolement les a coupés de leurs pairs. Exemple : famille monoparentale où un adulte assume seul la garde des enfants. Le recours aux télécommunications était insuffisant par rapport à la charge à porter, au besoin de souffler.

Une réflexion sur des unités de vie évolutives, des sortes de pensions de famille, familistère, pourrait être menée. Plutôt que de regrouper des gens du même âge, même catégorie, même origine, on les mélangerait au contraire pour créer des synergies (ex : étudiants et personnes âgées). Et dans ce cas, quel est le nombre idéal pour une unité de façon à éviter/limiter la contagion, à rendre possible des actions d'entraide, de soutien ?

L'étude sociologique, sanitaire et spatiale des immeubles collectifs, pensions, hôtellerie, colocations, maisons de retraite, rues ou quartiers permettrait d'identifier les configurations à développer qui offrent à la fois de l'adaptabilité aux différences séquences de la vie, mais aussi de la sécurité individuelle, de la synergie collective.

Thème 2 : Des
espaces capables,
mobilisables pour des
usages non attendus

Pour répondre à l'urgence, il a fallu adapter, mobiliser, détourner des espaces de leur utilisation « normale ». Exemple : capacité d'accueil des hôpitaux, espace de soins, de distribution de matériel, de stockage, y compris, plus dramatiquement, extension des morgues.

Aujourd'hui en France, la construction est régie par des normes très ciblées suivant les types de bâtiment correspondant à des usages extrêmement spécifiques. Que ce soit pour la performance thermique ou pour la sécurité incendie, la réglementation est différente pour une école, un lieu de travail, un logement. Pour un logement, cela dépend également de l'âge et de l'état des habitants. Pour les grands espaces, les exigences ne sont pas les mêmes pour un entrepôt, un magasin, une salle de spectacle, un gymnase. Sachant que la transition climatique va nous faire vivre des crises comme celle que nous venons de traverser, et que nous n'en connaissons pas encore ni les causes ni les incidences, il faudra être capable d'adapter rapidement des espaces.

Quelles sont les exigences minimales d'un bâtiment pour accepter des mutations, pour offrir des espaces résilients, low-tech

aussi car il est probable que certaines crises verront se dégrader les réseaux de distribution, d'assainissement, de transport ? Enveloppe et inertie thermique, lumière et ventilation naturelle, approvisionnement en eau, en alimentation, en énergie, assainissement, télécommunications. Quelles dépendances et quelles autonomies avons-nous construit avec le système actuel ? Il est temps de réfléchir à la résilience de nos constructions en imaginant des réponses à différents scénarios.



Thème 3 : Nature, dépaysement, échelles de sensation et d'intensité

L'injonction à limiter tout déplacement, sauf « indispensable », à 1 km autour du domicile ainsi que la fermeture des jardins publics, nous a amené à constater que :

- ◆ L'homme est l'espèce vivante la plus invasive de toutes. Quand il est confiné, les autres espèces bénéficient soudain de plus d'espace, plus de calme, plus de permission de vivre et d'habiter la planète. Que ce soit dans les airs, les mers, les fleuves, les rivières, les jardins, les rues, les routes même, on a vu croître les plantes, revenir des animaux, on a entendu le vent dans les arbres, les chants des oiseaux.

- ◆ L'homme est lui aussi un animal qui a besoin de la nature.

La conjonction de ces 2 constats est intéressante. Du fait d'une moindre activité humaine, la nature est revenue en ville. Elle s'est renforcée. Grâce au retour de la nature et du calme avec l'arrêt des moteurs de nos machines, les habitants ont mieux vécu, mieux respiré, mieux dormi, mieux cohabité. Ils ont habité la ville de façon plus sensorielle, en marchant, en parlant de fenêtres à fenêtres, en laissant les enfants jouer dans la rue. La densité de la ville a été adoucie par la réduction de l'intensité de nos activités. Peut-on alors imaginer de renforcer la présence de la nature en ville et plutôt que de poursuivre l'invasion par l'homme de chaque parcelle de pleine terre sur la planète ? Invasion qui se traduit par béton et toiture, imperméabilisation, stérilisation. Au lieu de dé-densifier spatialement, ce qui veut dire étaler, on pourrait diminuer notre agitation, et les impacts de nos activités et loisirs.

On pourrait travailler sur l'intensité de nos sensations. Nous sommes devenus « sensationcoliques » comme on dit

alcoolique. On augmente le son jusqu'à ne plus entendre, la lumière artificielle jusqu'à ne plus voir, la vitesse jusqu'à ne plus voyager, la taille, la quantité jusqu'à ne plus en profiter. Pouvons-nous utiliser des outils de limitation qui accroitraient nos sensations tout en limitant nos impacts ?

Exemples :

- ◆ Considérer le transport comme faisant partie de la tâche, du voyage. Intégrer le temps du déplacement. Qu'il soit un moment de transition, de réflexion, d'observation, de pratique sportive. Un moment agréable. Du coup on peut aller moins vite. Accepter que pour aller loin il faut du temps, des étapes.

- ◆ Ne pas utiliser de moteur pour tout déplacement de moins de 5 km.

- ◆ Observer un jardin avec une loupe comme on met un masque pour le snorkling et découvrir le détail des fleurs sauvages, leurs couleurs, leurs formes quasiment exotiques.

- ◆ Limiter les décibels de nos machines, de nos musiques, ne pas les amplifier mais les réduire car l'oreille s'adapte aux niveaux sonores ?

- ◆ Instaurer un couvre-feu, réduire l'éclairage de nos rues, réduire l'activité dans le temps pour créer de vraies nuits sombres, odorantes et silencieuses. (Au lit les petits ! À la crèche de mes enfants il y avait un poster qui disait « dormir, c'est vivre aussi ! »)

- ◆ Rationner par personne (plutôt que par m² dans la réglementation RT actuelle) les droits à polluer, à consommer, à impacter l'environnement.

- ◆ Appliquer le principe que la liberté des hommes s'arrête où commence celle des autres espèces vivantes.

- ◆ Réduire le recours aux machines qui décuplent nos capacités pour éprouver physiquement l'effort et la fatigue d'une tâche, d'un loisir.



COMMENT EXPERIMENTER CES IDEES DANS LES DOMAINES DE L'AMENAGEMENT, DE LA CONSTRUCTION ?

Les pistes de recherche consisteraient à se mettre en situation en grandeur nature sur un aménagement, un bâtiment, un territoire et leurs habitants :

- Fabriquer soi-même, rapatrier la production pour les besoins propres d'un territoire, faire de l'auto-construction,
- Considérer le bâtiment avec son environnement immédiat et voir les interactions qui permettent de vivre en circuit court ,
- Regarder les liaisons entre les territoires : servant/servi à toutes les échelles,
- Faire des tests de crise : couper l'électricité, couper les routes, déconnecter l'assainissement, l'adduction d'eau potable, la collecte des déchets, couper internet, les télécommunications. et observer combien de temps on tient, comment on trouve des solutions,
- Reconsidérer la propriété et l'usage des bâtiments,
- Imaginer ailleurs l'activité qui s'y tient normalement : l'école hors les murs, les bureaux nomades, les maisons de retraite disséminées, ...
- Travailler sur la notion d'espace vital individuel, les cercles de confort, les besoins d'espaces d'activités, festifs, suivant les saisons,
- Interroger les besoins de chacun : air, silence, ilot de fraîcheur, espace et voir comment y répondre collectivement plutôt qu'individuellement. Pas en faisant des enclaves protégées mais en offrant des zones ouvertes. Exemple pour l'acoustique, travailler à la source du bruit plutôt que faire des façades très isolantes acoustiquement,
- Réinterroger l'occupation de l'espace public qui est actuellement majoritairement dédié et dessiné pour les voitures dans leurs dimensions, géométries et matériaux. Quand il n'y a pas de voiture, que se passe-t-il ? Avantages, inconvénients ? Faut-il pérenniser certaines pratiques apparues lors du confinement et l'arrêt des transports individuels motorisés,
- Analyser ce à quoi répond l'habitable individuel qu'est la voiture. Est-ce qu'on peut y répondre autrement ? Inventer d'autres « boucliers » , d'autres « flèches » (cf *Mythologies* de R. Barthes), d'autres « bulles », espace individuel de transition/transport entre travail et maison ? Sérier les avantages du véhicule individuel pour imaginer d'autres réponses.

*Nous remercions
Pauline Lecerf
pour les illustrations,
Agnès de la Bâtie
pour le design graphique,
Darrell Flood
pour la Splatler Kings font,
Dimitri Bruni & Manuel Krebs
pour la Replica Pro font.*